

POLITIQUE

Otto Stich n'est plus

Une des figures du Parti socialiste suisse s'est éteinte. L'ancien chef du département des Finances Otto Stich est décédé hier, à l'âge de 85 ans.

KEYSTONE

PAGE 23

L'ACTU

SUISSE | MONDE | ÉCONOMIE

LIBYE Après la mort de l'ambassadeur américain, la situation empire dans les pays arabes. Les proportions que pourrait prendre cette colère inquiètent.

Le film anti-islam embrase la rue

LE CAIRE
DELPHINE MINOU

Egypte, Libye, Yémen, Tunisie, Irak, Iran... Comme une traînée de poudre, la colère suscitée par le film anti-islam réalisé aux États-Unis et diffusé sur YouTube continue à se propager à travers le monde arabo-musulman. Alors que deux navires américains faisaient route, hier, vers les côtes libyennes, après l'attaque, mardi, du consulat de Benghazi, qui a coûté la vie à l'ambassadeur américain, la rue s'est particulièrement embrasée à Sanaa, la capitale du Yémen, où au moins deux protestataires yéménites sont morts sous les balles de la police.

À deux reprises, les manifestants ont forcé l'entrée de la chancellerie américaine, en brisant les vitres de l'enceinte de sécurité aux cris de «*ô Prophète, ô Mahomet*» et en mettant le feu à des voitures diplomatiques avant d'être dispersés par les forces de l'ordre.

À Téhéran, où le film incriminé, «*L'Innocence des musulmans*», a été qualifié d'«*ignoble*» par les autorités de la République islamique, près de cinq cents personnes se sont rassemblées près de l'ambassade de Suisse, qui représente les intérêts américains dans le pays. La veille, plusieurs manifestants furieux s'en étaient égale-

ment pris aux représentations américaines à Casablanca, Tunis et Khartoum.

Au Caire, où les manifestations aux abords de l'ambassade américaine se poursuivent quotidiennement depuis mardi, des heurts ont à nouveau opposé la police et les contestataires, provoquant de violents échanges de tirs de pierres et de gaz lacrymogène. Le ministère de la Santé dénombre au moins 70 blessés.

Morsi condamne le film mais appelle à protéger les hôtes

D'abord resté étonnamment en retrait, le nouveau président Mohammed Morsi, issu des Frères musulmans, a finalement brisé son silence en condamnant, lors de sa visite à Bruxelles, les «*atteintes*» contre le Prophète, tout en appelant à rejeter la violence et à respecter «*le devoir de protéger nos hôtes et à ne pas agresser les ambassadeurs*». Il a en outre condamné l'attaque contre le consulat des États-Unis à Benghazi, en précisant que «*tuer des innocents n'est pas accepté par l'islam*».

Le président Barack Obama, qui s'est entretenu par téléphone avec son homologue égyptien, avait préalablement mis en garde contre un «*vrai gros problème*» si jamais Le Caire ne protégeait pas la chancellerie américaine.

L'état du consulat des États-Unis à Benghazi après l'attaque qui a coûté la vie à quatre Américains, dont l'ambassadeur Chris Stevens. KEYSTONE - LE FIGARO

Mais, dans le même temps, la Confrérie a appelé à de vastes manifestations aujourd'hui, jour de prière, à la sortie des mosquées. Un «*double jeu*» qui commence à inquiéter certains esprits avisés. «*On ne peut pas à la fois appeler au calme et inciter à de nouveaux rassemblements, propices aux débordements*», confie Leyla, une étudiante égyptienne. Mardi soir, elle

est allée crier sa colère devant la chancellerie américaine, aux côtés de près de 2000 manifestants, contre ce film brûlot qu'elle juge «*piteusement réalisé et qui insulte gratuitement l'islam*». Depuis, elle s'est désolidarisée de ce mouvement de contestation qui, dit-elle, «*risque d'être récupéré par certains fondamentalistes religieux et de mener à des dérapages incontrôlables*».

«*Aussi condamnable que soit ce film, il est irresponsable et dangereux de répondre à la violence par la violence*», relève le politologue égyptien Mohammed Ezz el-Arab, encore sous le choc de l'attaque menée contre le consulat américain de Benghazi, en Libye. «*Au final, cette histoire risque de se retourner contre nous en propageant une image négative de notre*

religion et de nos populations», prévient-il. Pour ce qui est de l'Égypte, la victoire à la présidentielle d'un «*frériste*» a également contribué, selon lui, à conforter certains salafistes, partisans d'un islam radical, jusqu'alors muselés par l'ancien régime.

La solution? «*Il serait judicieux que le ministère des Cultes, en charge de diffuser les permis de prêcher dans les mosquées, fasse la distinction entre islamistes et fondamentalistes*», relève-t-il. Dans un effort de désamorcer cette vague de contestation – qui rappelle, sept ans plus tard, l'affaire des caricatures de Mahomet –, le site de visionnage de vidéos YouTube a, pour sa part, pris l'initiative de restreindre, dès mercredi après-midi, l'accès en Libye et en Égypte aux extraits du film. Par précaution, l'Indonésie a également demandé à ce que sa diffusion soit bloquée. Mais n'est-ce pas déjà trop tard?

Le film a déjà eu le temps d'être recopié sur de nombreux téléphones cellulaires et ordinateurs portables. Et dans des pays en pleine phase d'apprentissage de la démocratie, où la rumeur a souvent valeur d'information, la simple description des scènes les plus provocatrices suffit à déclencher les passions. © Le Figaro

L'AVIS DE...



ANTOINE BASBOUS
POLITOLOGUE,
DIRECTEUR
DE L'OBSERVATOIRE
DES PAYS ARABES

«Les salafistes sont faciles à provoquer»

Quel regard portez-vous sur le film «L'Innocence de l'islam»?

C'est un brûlot médiocre, blasphématoire, porteur de haines. Et c'était son objectif. Son producteur, un Américano-Israélien, voulait montrer que l'islam est un cancer et apporter son soutien à Israël en agitant un chiffon rouge devant des taureaux excités, les extrémistes salafistes.

Comment expliquer un tel embrasement?

Le concept de sacré en islam est très fort. Nous sommes dans des sociétés qui ne connaissent pas la liberté d'expression. Ce n'est pas l'Europe, les gens ne comprennent pas qu'ailleurs, l'on puisse critiquer ouvertement le sacré.

Pourquoi cet amalgame entre l'Occident et ce film?

Le film n'a été produit ni par le Département d'Etat américain ni par le Pentagone. Il est le fait d'un individu avec des objectifs politiques clairs. Mais, nous sommes face à des gens qui ne sont pas très cultivés. Les valeurs des salafistes sont celles du VIII^e siècle et des premiers compagnons de Mahomet. Ils n'ont pas évolué, ce sont des primitifs. Ils ne reconnaissent pas que l'humanité a progressé. Ils sont dès lors faciles à provoquer et à manipuler.

Que dire des personnes que l'on a vu sur les images de télévision participer aux manifestations?

Les personnes que l'on a vues à la télévision n'étaient pas si nombreuses. À Benghazi, les

manifestants étaient 200, peut-être 300. En Égypte, ils étaient plus nombreux, mais ils étaient non violents. Les salafistes, ce n'est pas l'islam. C'est le cancer de l'islam.

Quels parallèles tirer avec l'affaire Rushdie ou celle des caricatures de Mahomet?

Ce sont les mêmes effets, le même genre de réactions que pour les «*versets sataniques*» ou les caricatures de Mahomet. Encore une fois, le sacré est sanctuarisé dans ces États. Les gens n'ont peut-être pas vu que des extraits du film. Pour les autres, ce que l'on a pu leur en dire a suffi. Dans ce film, on traite Mahomet de pédophile, d'homosexuel, d'obsédé sexuel... On est bien loin de l'image qu'ils veulent avoir de leur prophète. On ne peut pas non plus négliger l'effet d'entraînement dans ce type de manifestation.

Comment réagir?

Il faut aider les États à agir. En Libye, il y a eu une réaction des autorités, qui sont des alliés de l'Occident. Le président de l'Assemblée constituante et le premier ministre sont proches des États-Unis, ils ont vécu leur exil en Amérique. Ils ont condamné l'attaque. Mais il faut aider ces pouvoirs. Il ne faut pas non plus négliger les complications, particulièrement en Tunisie, mais aussi dans le nord du Mali. Sans oublier l'instrumentalisation que les régimes peuvent faire de ces événements pour détourner l'attention des populations. © PROPOS RECUEILLIS PAR YANN HULMANN

«Le tsunami arabe», Antoine Basbous, éd. Fayard, 375 pages.

CHRIS STEVENS, UN AMBASSADEUR MODÈLE

John Christopher Stevens, l'ambassadeur américain en Libye, est mort dans la ville qu'il avait contribué à sauver, comme l'a rappelé le président Barack Obama. En avril 2011, quatre mois avant la chute de Tripoli, il débarque à Benghazi sur un cargo grec, à la tête d'un petit groupe de diplomates et d'agents de sécurité. Alors envoyé spécial auprès de la rébellion, il installe ses bureaux dans un petit hôtel au bord de la mer. Il connaissait bien le pays. Numéro deux de l'ambassade au temps de Kadhafi, il avait parcouru la Libye et noué des liens avec les habitants et les chefs de tribus. Les hommes l'intéressaient au moins autant que les tractations diplomatiques. «*Chris* Stevens, comme tout le monde l'appelaient, représentait «*un modèle*» selon Barack Obama, pour une nouvelle génération d'ambassadeurs américains à l'écoute du monde arabe. La passion lui en était venue lors de deux ans passés à enseigner l'anglais aux enfants d'un village reculé de l'Atlas marocain, dans le cadre du Peace Corps, l'institution créée par John Kennedy pour envoyer les jeunes Américains aider le tiers-monde. Jeune homme bien né, il avait tenté de se couler dans la tradition d'une famille californienne d'avocats et de médecins

en intégrant un cabinet d'affaires de Washington. Mais un jour, a raconté un ancien collègue, il a mis la tête dans les mains et annoncé: «*Je ne peux plus faire ça*». John Christopher Stevens a alors rejoint le département d'Etat. S'ensuivirent des postes en Arabie saoudite, en Syrie, en Israël, puis en Libye. Sous Kadhafi, il resta dubitatif sur le ralliement du Guide à l'Occident. Dans ses dépêches au ministère, il ne cachait pas ses préventions à l'égard de Kadhafi, de ses fils et de son entourage. Revenu à Benghazi pour établir le contact avec les révolutionnaires, il se fit vite des amis. «*Chris* savait se départir du protocole diplomatique. Lors d'un premier rendez-vous au bar de son hôtel de Benghazi, il se dirige vers le visiteur, main tendue: «*Je vous ai reconnu tout de suite. Vous avez une tête de Pierre*». Provoquant naturellement la repartie: «*Et vous une tête de Chris*». D'emblée, la glace était brisée. Sa chaleur démentait son allure. Chris Stevens, cinquante distingué, avait un cœur d'Oriental dans une enveloppe de patricien américain. Il connaissait les risques encourus par un représentant des États-Unis dans cette région du monde. Celle qu'il aimait, et qui l'a tué. © PIERRE PRIER, Le Figaro